

# **LE PASSEUR**

Christine CANALS-FRAU

– Pedro. Je suis Argentin.

Argentin. Cela sonne comme une goutte de métal poli, comme le tintement du cristal dans un rayon de lune. Soudaine et obscure clarté de cet homme d'essence solaire, et avec lui des millions d'hommes hâlés du pays retranché, le temps de son nom, du monde de l'or et de la lumière. Argentin. Le mot tombe sur elle comme un morceau de ciel, ciselé par un léger accent, doucement définitif ; affirmation qui n'appelle ni surprise ni réponse, et peut-être clôture d'une exposition sans défense sous le regard. Il s'est abrité derrière son nom, entouré des millions d'hommes de son pays dont les résonances s'épuisent en elle et débouchent sur un silence immobile.

Alors seulement, la nécessité d'expliquer sa présence :

— Jean m'a donné les clés.

— Vous êtes un ami de Jean ?

— Oui.

Le ton est bref. Elle attend une suite qui ne vient pas. Peut-être attend-il, lui aussi. Que sait-il au juste d'elle ? Quelque chose entre rien — son nom — et tout — la conscience, l'expérience de Jean passées au crible de sa pudeur d'homme orgueilleux, délicat.

Elle est encore à genoux tandis qu'il la regarde, debout sur le pas de la porte, légèrement déhanché dans une attitude faussement nonchalante. Et surtout, il est nu. Ou presque.

Elle se relève.

— Je suis Hélène, c'est moi qui habite ici.

— Je ne savais pas que vous reviendriez aujourd'hui.

— Moi non plus.

Il rit, c'est une glace qui se brise entre eux. Il n'est plus un animal méfiant, mais un homme, son égal, face à elle, tout près d'elle. Il a une présence physique tout-à-coup, plus charnelle, comme si, en se détendant, il avait permis à un flux inconnu de se répandre entre eux ; plus tard, quand elle pourra de nouveau penser à loisir, elle s'étonnera de cette situation dans laquelle, naturellement et sans effort, les rôles se sont inversés : celle qu'il eût fallu apprivoiser devient une main tendue. Comme le chasseur devant sa proie, elle choisit, comme elle l'a toujours fait, d'abdiquer son pouvoir en abattant la barrière qui les sépare. Elle rit avec lui — plus tard elle se rendra compte que, toute à ses pensées, elle n'a rien retenu de ce rire — et ajoute en guise d'explication :

— J'aurais dû revenir après-demain. Mais j'ai changé d'avis.

La barrière est ouverte, et la nudité de Pedro semble soudain trop présente. Loin d'Hélène, il se rhabille. Dans la chambre le lit est ouvert, dans lequel il dormait tout à l'heure. Curieusement, en entrant elle n'a même pas eu peur de cet inconnu qui reposait, insolite, entre ses draps : l'ennui plutôt de ne savoir qu'en faire, et un bref sentiment de puissance face à un tel abandon. Le lit est ouvert, impudique, évocateur d'intimité, d'appartenance.

— Ça fait longtemps que vous êtes là ?

— Quelques jours.

— A Paris ?

— Je n'ai pas où aller.

Surprenante absence — maison ou pays —, plus douloureuse que l'exclusion ; espace illimité où il reste suspendu et territoire qu'Hélène n'a jamais pénétré. Pour elle, la vie est une flèche orientée vers un but. Il faut que les choses se tiennent comme les wagons d'un train qui les mènerait tous deux vers un sens, vers cet objet précis qu'est une vie justifiée par un désir. Et il la regarde, debout sur le quai, comme s'il ne savait que faire. Que se passerait-il si elle refermait la porte sur lui ? Jean, sans doute, le reprendrait, lui trouverait un lieu où aller.

— Je suis au chômage. Jean m'a proposé de venir ici. Il n'a pas de place chez lui. Mais maintenant je vais partir.

Hélène se sent soudain honteuse.

— Non, non, vous pouvez rester. Pour quelques jours. Vous trouverez bien une solution.

— Vous êtes sûre ?

— Je suis sûre.

Ils rient. Le pacte est conclu.

Au fil des heures leurs mondes mouvants évoluent vite, sans savoir s'ils se rencontrent jamais. A l'image d'Hélène, l'univers accueille la surprise et se laisse transformer. Chez elle, Pedro prend si peu de place : il semble tenir tout entier dans une petite valise rangée derrière la porte. Il a quelque chose de léger, d'aérien ; il ne fait que passer. Et pourtant, la chaleur émanant de son corps, au-delà de l'humanité et des mots, parle du flanc de l'animal contre lequel on se couche. Jean est si différent : même l'amour peut être lentement empoisonné par cette parole qui transperce et détourne tout ce qu'elle touche. Pour Hélène, vivre avec Jean serait rêver d'un autre.

— Tu aimes vivre seule ?

— Je ne sais pas.

— Et Jean ?

Elle sourit. Etrange conversation pour deux inconnus.

— Oui... Mais c'est mieux comme ça. Je lui ferais mal. Je demande toujours l'impossible.

— Il faut. Sinon, on n'obtient jamais rien.

— Et toi ?

— Deux fois j'ai demandé : j'ai tout perdu.

Ils rient ensemble.

— Depuis, je n'ai plus rien, que cette valise, là. A chaque porte je me démunis ; et j'apprends.

— Cela ressemble à une initiation.

— Oui. Je vois l'envers du monde.

L'envers du monde, là où les trains n'ont ni horaire ni destination. L'abandon progressif de tous les repères est fascinant comme le territoire interdit auquel Hélène n'accèdera jamais. Déjà, petite fille, elle restait sur la berge en rêvant de la barque sans rames qui l'emmènerait trop loin pour revenir, assez loin pour se perdre.

— Tu n'as pas peur ?

— Plus maintenant.

— J'ai toujours peur.

— Il faut plonger.

— J'ai trop peur pour plonger. Il faudrait que quelqu'un m'aide.

Elle voudrait que quelqu'un l'aime, comme une petite fille qui a peur du noir. Il hausse les épaules.

— Personne ne t'aide jamais. Tu plonges tout seul.

Quelque part une porte claque comme un adieu. Retenir cette grâce d'animal blessé, quêter infiniment un désir imprévisible et nécessaire. La barque se balance doucement sur les flots et l'enfant, assise sur la rive, la regarde ; son rêve protégé par dix brasses d'eau lui tient lieu de vie. Les voilà de nouveau, plus infranchissables que la mer. Mais il faut cesser de rêver, et vivre. Même démunie.

— Comment fais-tu pour vivre ? dit-elle en revenant.

L'ironie danse au fond des yeux de Pedro.

— Je fais des petits boulots. Et puis je dessine. Ça rapporte un peu. Je ne veux pas être à charge.

— Tu n'aimes pas avoir quelque chose à toi ?

— Je ne veux pas posséder. Je suis libre. Si on m'accepte, tant mieux.

— Sinon ?

— Je pars.

Toujours cette flamme dans son regard qui voit au fond du sien. Il semble la provoquer maintenant. Et si elle disait : "pars" ? Elle détourne les yeux, brûlée. Cet or ardent, elle le craint et le souhaite depuis le moment où il lui a dit son nom, où elle l'a vu tout entier dans la resplendissante simplicité de son corps d'homme nu. De quelle flèche toucher cet objet, pour elle désarmée qui ne sait que

montrer sa blessure. Jean n'est pas inaccessible : il est là, cela suffit. Mais celui-ci dans sa fuite éveille une ardeur inconnue et, avec elle, toute l'amertume oubliée.

Le silence s'installe comme un nuage avant la pluie, lourd de gestes redoutables et de paroles inachevées. Depuis des jours, rien d'important n'a été dit entre eux, comme pour fuir, ou retarder, l'épreuve inévitable de leur mutuelle découverte. Pedro, avec sa grâce dansante, se prête naturellement à ce jeu d'aveugles où l'on ne sait qui est poursuivi. Il est souvent question de Jean, derrière lequel tous deux s'abritent en croyant mieux se couvrir ; et c'est un plaisir trouble qu'Hélène éprouve à parler de son amant à celui qui ne l'est pas encore. Elle est novice aux jeux d'attaque et d'esquive, dont elle fait l'expérience ici pour la première fois. Quand elle a connu Jean, c'est lui qui l'a prise, éblouie par les mots qui mettaient le monde à ses pieds comme un livre écrit pour elle ; avant lui, rien n'avait d'importance. Et toujours elle a cru que c'était cela, la vie : être désirée. De Pedro elle attend une question, à laquelle elle ne cesse de répondre en un long monologue intérieur aussi changeant que le jeu qui se noue entre eux ; comme s'il l'avait deviné, il s'enfuit alors pour se réfugier loin, là où il est question de l'Argentine, de ses amis, de la musique. Elle aime aussi ces silences qui les rapprochent l'un de l'autre en les distinguant de Jean, et l'attirent comme un trou d'ombre sous un soleil trop chaud : tout peut arriver dans ces lentes rêveries où s'instaure une intimité sans cesse renouvelée, toujours retardée. Tout est si irréel, le vin, la fumée, cet homme assis en face d'elle qui communique sa transparence à tout ce qu'il touche. Et son regard, oh ce regard à la fois ironique et doux qui semble fouiller le fond de son âme... Leurs mains posées sur la table s'évitent et se cherchent en une affectation d'indifférence qu'approuvent leurs paroles. A peine, parfois, un léger tremblement saisit-il Hélène quand, comme à présent, la main de Pedro se rapproche de la sienne telle une panthère de sa proie, souple, lente et assurée. Elle contemple la lente reptation de cette main, elle voudrait regarder ailleurs, comme si

l'ignorance avait le pouvoir d'empêcher ce qui doit se passer, elle ne le peut pas, elle est fascinée, hypnotisée par cette nudité qui s'avance impitoyablement, il faut reculer, rentrer dans son terrier, rompre l'envoûtement... Mais la main s'arrête alors, si proche qu'elle peut en sentir la brûlure et pourtant assez loin pour ouvrir l'espace à la peur et au désir. Je ne veux plus être prise, pense-t-elle. Une femme est toujours prise. Si je l'aimais je ne m'enfuirais pas. J'irais vers lui, je m'ouvrirais, je monterais dans sa barque, et je le prendrais, oui, c'est moi qui le prendrais. S'il ne bougeait pas je n'aurais plus peur, et même, je pourrais le désirer, s'il était assez loin, que nous parlions de choses et d'autres, je pourrais frôler sa main, la toucher, j'en sentirais la chaleur et cela nous brûlerait, lui et moi ; je laisserais ma main contre la sienne et nous ne nous regarderions pas, nous parlerions de tout sauf de cette brûlure entre nous, sauf de nous-mêmes, et j'aurais peur de l'inévitable séparation et de la nécessité alors de rencontrer son regard, de franchir d'une façon ou d'une autre cette intolérable distance pour enfin toucher ses lèvres, les caresser du bout de mes doigts, leur communiquer la brûlure qui se répandrait dans mon bras pour arriver jusqu'à ma bouche, ce bras tendu au travers de la table reliant ses lèvres aux miennes et à tout mon corps, pont suspendu soutenu par le regard qui évite le lac d'eau verte de tes yeux, je ne vois que ta bouche et ta joue inconnue et je remonte vers ton front bouclé, par le détour des tempes sur lesquelles je m'attarde, j'y suis une veine impatiente qui désigne tes paupières à présent fermées pour mieux recevoir ma caresse et mes lèvres te remercient de cette muette invitation à laquelle j'accède enfin, je baise ta bouche ensoleillée et nos langues se fondent dans la chaleur et la douceur de cette première étreinte, ton visage s'incline sous le mien, je presse ton corps et prolonge par mes mains la lente découverte de l'île interdite tout au bout de la rivière d'où l'on ne revient pas ; quand soudain la main de Pedro se pose sur celle d'Hélène et l'enserme fermement, les doigts brûlants caressent sa peau frémissante, ils frôlent le bleu lacis qui y bat et étreignent son poignet surpris, immobile comme une bête prise au piège ; avec tendresse ils

remontent le long de son bras qu'ils explorent jusqu'à s'approprier son épaule encore vierge, l'autre main attirée se lève pour toucher son visage, le corps est penché par-dessus la table étroite, un bras presse son dos et cherche à attirer son buste d'un mouvement enveloppant, une main se répand sur sa nuque inquiète et ses cheveux, son cou, sa joue si pâles, le visage s'approche, le regard plongé dans l'océan d'un bleu tremblant, opaque, les lèvres s'écartent comme pour dire quelque chose mais rien ne se produit qu'un léger tremblement des lèvres oppressées qui se rapprochent des siennes, son souffle semble prier sur un rythme étrange et désordonné, les mains presque timides tentent de convaincre ce visage de s'incliner, cette nuque de ployer, les lèvres se rapprochent malgré le bleu aveugle de ces yeux grand ouverts, elles ne savent comment aborder cette bouche qui se ferme, elles veulent toucher, retenir, happer ce qui à présent se détourne, se refuse impitoyablement, cela se dérobe, s'échappe, s'enfuit de toutes parts, cela se débat et se libère pour restaurer enfin l'implacable distance dont se nourrit la vie de l'île tout au bout de la rivière, l'île aux journées éternelles, l'île enchantée dont on ne revient pas.

Elle a dit non. Soudain calme, détachée, indifférente. Jean n'y est pour rien, si lointain. Mais la barque, qui ondule doucement sur une eau d'un bleu profond transparent comme un saphir, est revenue à l'amarre, et son mouvement apaisé est une invitation vers de nouvelles terres vierges et immobiles, offertes, où rien, jamais, ne viendrait surprendre la démarche obscure de l'exploratrice.

Le silence retombe sur une chaise qu'on tire et des pas étouffés qui vont et viennent avant le claquement d'une porte. Un verre de vin est versé, puis le corps se tasse en une immobilité où subsiste le trait d'une pensée acharnée. Enfin, tout n'est plus que vide et solitude.